

« Elles existent hors du regard de l'homme et hors du regard de l'autre car leur solitude est peuplée d'œuvres et d'individus, de vivants et de morts, de proches et d'inconnus dont la fréquentation -en chair et en os ou en pensée à travers des œuvres- constitue la base de leur construction identitaire. »

Citation d'Erika Flagault, une vie à soi dans Sorcière, la puissance invaincue des femmes (p.56) de Mona Cholet

Je sais pas vous mais moi ce confinement, il m'a confortée dans l'idée que le patriarcat est beaucoup plus ancré que je ne le pensais. Autant en moi que dans les femmes et hommes qui m'entourent.

Il y a un argument assez étrange que je retrouve quand je parle de féminisme autour de moi. Argument pour se défendre d'être désintéressé·e·s de toutes ces questions complexes. *"Je ne veux pas devenir féministe, parce que, quand même, t'as vu elles sont hyper violentes ces femmes."* En plus de freiner le combat, il révèle à quel point les médias et internet ont un pouvoir de dissuasion sur nous. Grâce aux images de violence diffusées et aux discours qui les accompagnent, on finit par penser que l'on ne peut pas être féministe ou juste s'intéresser à la cause sans tomber profondément dans la violence. Face à cet argument, j'ai deux réponses. La première, c'est qu'il faut arriver à voir au-delà de la violence dont certaines féministes font preuve, et j'appuie sur le *"certaines"*. Car en réalité, si il y a violence quelque part c'est qu'il y a eu violence au départ, et que leurs violences n'est qu'une réaction tout à fait légitime face à ce que certaines femmes endurent au cours de leurs vies. Cette violence ne représente que peu face à ce qu'elles ont subi. Si des femmes en arrivent à perdre leurs moyens et à faire des actions, dites *"atrocités"* par la morale collective, c'est qu'elles ont été poussées à bout, qu'elle n'ont pas suffisamment été écoutées, au point de ne plus arriver à trouver un autre moyen d'expression. Cette violence est donc une preuve, parmi tant d'autres, que le patriarcat est bien là. Deuxièmement, il est complètement naïf de penser que ces idées de violence généralisées à tout le mouvement féministe sont des faits véridiques. Lorsque l'on sait que les postes de hauts cadres que ce soit dans les médias mais aussi dans beaucoup d'autres domaines (quasiment tous en fait, à part exception) sont généralement attribués à des hommes ; ce sont donc les hommes qui décident quoi dire des féministes. Et à force de récurrence, ils arrivent à faire peur aux femmes de s'affirmer en tant qu'individu féministe. Aussi, le conditionnement joue, ici, un rôle important chez la femme qui ne voit pas la nécessité de défendre un combat perdu d'avance au risque de se mettre à dos des hommes ; alors qu'elle pourrait arriver à combler son complexe, devenu compulsif, de plaire en allant dans le sens de la masse.

Dans ces derniers temps de confinement, je souhaite noter mes réflexions sur la présence du sexisme au sein de ma vie intime et publique, et, sur l'engagement féministe dans le domaine de l'architecture et du design d'espace. Qu'il y est de nouveaux textes pour nuancer ce sujet dans l'époque qui est nôtre, et pour continuer de faire vivre le combat au sein de ma génération m'apparaît nécessaire. À travers ce texte, c'est aussi l'intention de parler enfin en mon nom plutôt que l'on parle toujours pour moi. En tant que femme je prends conscience que beaucoup de traits de caractère que je pensais miens ne sont en fait que le résultat d'un conditionnement récurrent, d'une obligation à agir d'une certaine manière depuis jeune, d'une éducation genré et hétéro-normé généralisée et d'une culture du viol banalisée. Mais alors qui suis-je et qu'est qui est mien dans ce méli-mélo identitaire ?

Quand je questionne les aspects du féminisme, je ne me sens jamais très loin de mes propres recherches en matière de design d'espace ou d'art. Il y a une séparation entre femmes et hommes autant physique que morale qui résonne avec la séparation spatiale de l'intime et du public en architecture. On retrouve notamment, une fusion concrète de ces séparations dans les architectures du Moyen Orient, par exemple avec le moucharabieh. Le domaine de l'intime est attribué à la femme, tandis que celui du public est réservé aux hommes. En Europe au 19ème siècle, séparer la vie intime de la vie publique, par des transformations urbaines et architecturales, a permis tant d'éloigner les gens entre eux en restreignant leurs contacts à une temporalité et un espace particulier, que d'enfermer femmes et hommes dans une routine inatteignable et inviolable ; dans laquelle l'homme puisse se décharger librement sans le regard d'autrui. Je me demande donc : **Comment peut-on s'apercevoir de nos failles tant qu'on ne nous les révèle pas ? Tant qu'il n'y a pas un regard extérieur qui puisse nous mettre l'attention dessus ? Est-il possible de se révéler à soi-même nos propres conditionnements ?** Comme cette habitude – cette norme – que nous avons pris de vivre les uns détachés des autres au détriment de notre bonheur, il y a une norme établie dans les foyers qui fait que l'homme pourra faire subir en toute impunité ce que bon lui semble au détriment de la femme. Il faut bien prendre conscience que les sphères intime et publique ne sont pas déliées l'une de l'autre mais qu'elles sont au contraire en constant échange. Ce qui arrive dans la sphère intime, n'arrive pas par hasard. Il y a une certaine porosité entre ces deux sphères qui fait que l'événement public aura une répercussion dans l'intimité de l'individu plus ou moins forte. Que ce soit le patriarcat ou l'individualisme de la société, ils ont une continuité au-delà des limites de la sphère publique, et viennent s'ancrer profondément, en nous, au sein de la sphère intime. C'est là qu'ils peuvent finir de se propager grâce à un isolement des familles ou des personnes entre elles. Inversement, les événements se déroulant dans la sphère intime ont une répercussion sur les individus et la société en engendrant tel ou tel autres comportements dans la sphère publique, lieu considéré souvent comme un lieu de "liberté" par les hommes. Il y a donc une interdépendance de ces deux sphères et les séparées constamment de manière radicale ne semble pas être bénéfique au mouvement sociaux tel que le féminisme, ni aux individus de genre "féminins".

En fait pendant ce confinement, partager ma maison avec des inconnus m'a permis de pouvoir observer les comportements à la fois au sein des espaces dits à la base "intimes" et "publics" et entre les genres "féminins" et "masculins". J'ai du mutualisé ma sphère intime avec des personnes venant de la sphère publique et avec lesquels femmes et hommes nous avons débattu sur des problématiques qui auparavant m'étaient personnelles. Je me suis

retrouvée à partager les ressentis de ma vie privée avec les ressentis des autres femmes de la maison. Là, nous avons pauser des mots sur les actions et les comportements par lesquelles prenait forme le patriarcat dans notre vie de tous les jours. Nous nous sommes rendu compte qu'il était autant présent à l'extérieur qu'à l'intérieur de nos maisons et que nous le retrouvions toutes au sein de nos habitudes et quotidiens, résignées. Le confinement nous avait dévoilé que certains comportements que nous pensions personnels se retrouvaient en fait dans les personnes de mêmes sexes et genres. Les hommes de la maison ne prenaient pas de responsabilité sur l'entretien et la vie quotidienne au sein de la maison. Tandis que les femmes se culpabilisaient constamment sur le besoin d'effectuer des tâches ménagères se rendant presque malades et mettant leurs travaux professionnels ainsi de côté. J'avais déjà eu conscience de la chose en partageant et en observant la vie intime du couple de ma sœur. Ici encore, il y avait des habitudes ou je dirais même « traits de caractères genrés » qui persistaient bien que les deux partenaires étaient avertis et conscients des conditionnements sexistes et machistes et voulaient s'en extraire. Je me suis alors penchée sur la vie de mes parents, et tout de suite cela m'est apparue claire, il y a eu un conditionnement du couple qui avait porté préjudice à ma mère tout au long de sa vie. Le malheur de ma mère et ses multiples dépressions à répétition n'étaient pas indépendant de la condition sociale des femmes. Prise par l'injonction de procréer, elle avait mis de côté, tout au cours de sa vie, son existence en tant qu'individu à part entière et ses projets de vie. Se résignant à n'exister plus que pour remplir son rôle de mère, biensûre cela lui semblait volontaire. Devenue dépendante financièrement avec le temps, elle se résigna, une seconde fois, à se séparer de l'homme auparavant aimé par peur de se confronter à la difficulté de son statut social : femme âgée et sans expérience professionnelle. Lorsqu'elle décida malgré tout de reprendre sa liberté, ce fut alors les inégalités salariales et d'accès aux professions qui l'entravèrent. La résignant, cette fois-ci, à des professions dites « féminines » et sous payées tel qu'aide ménagère, assistante maternelle, AVS, etc. Contraignant son développement professionnel et personnel en enfermant son identité individuelle dans son identité sociale et genrée. Je conçois maintenant sa vie comme une série d'événements et de conséquences plus ou moins marquantes des formes de domination des hommes sur la femme.

Aujourd'hui, je ressens comme un laisser aller de la part des femmes et des hommes de ma génération face au sexisme et un manque d'engagement dans le combat féministe. Je pourrais l'expliquer en mettant la faute sur nos parents, qui, heureux d'avoir acquit un semblant d'égalité (droit de vote, droit d'avortement, droit de contraception, droit d'indépendance financière, etc.) ont cessé tout combat. Mais quand je pense à nos grands mères qui se sont battus, qui ont usé de leurs forces, qui ont eu le courage de sortir les problèmes de l'intimité dans le domaine public, qui ont subis de la souffrance pour nos droits ; je me dis qu'elles seraient vraiment déçues de voir qu'on a laissé le mouvement se dissoudre dans une désunion des femmes. Déçues de voir que l'on continue de répandre des habitudes phallocentriques sans les conscientiser. Comparé aux mouvements féministes massifs et aux prises de paroles radicales du 20ème siècle, notre génération parle aujourd'hui à demi mots du combat féministe. Elle se concentre sur les aspects les plus séduisants (liberté sexuelle, identité de genre, corps-objet, etc.) en délaissant l'idée que le problème est bien plus globale dans notre société, qu'il se retrouve dans tous les domaines qui la composent et qu'il s'étend à une portée mondiale. Ainsi, selon moi, le sexisme ne pourra prendre fin qu'avec une véritable révolution des mœurs et du système économique et social. Tant que celui-ci s'appropriera cette lutte, la révolution féministe ne pourra exister entièrement. À l'heure d'aujourd'hui, je trouve cela hallucinant que le mouvement féministe en France se soit essoufflé par la division des idées politiques alors que nous recherchons toutes finalement une égalité complète sur tous les plans. Hallucinant que des groupes féministes se concentrent sur les conséquences du patriarcat sans remettre en question les phénomènes en cause, et que l'on puisse dire tout haut *"le féminisme je ne m'y intéresse pas"*. Et je pense fermement que cette séparation spatiale et sociale n'est pas moins responsable de cette division du mouvement.

Je trouve, également, fou qu'il m'est fallu me faire amie avec une femme du Chili pour comprendre l'importance qu'il y avait à soutenir le mouvement féministe. Fou qu'aucune française, avant elle, m'est véritablement donné envie de me pencher sur la question sans me sentir juger. Fou que mes propres amies puissent me dire que j'en fait trop par rapport aux questions féministes dès que je revendique le moindre petit mécontentement, comme si le patriarcat avait acheté leurs silences et leurs soutiens. Fou que je ne puisse échanger librement sur le sujet qu'avec mes amis ayant subi des discriminations liées à leurs orientations sexuelles ou des agressions. Et, fou que personne ne remette cette folie en question. On s'acharne à donner un corps à la folie pour s'en détacher. À accuser de fou le moindre marginal qui vit dans la rue en bas de chez nous, alors qu'elle vit en nous, chez nous, prête à surgir à la moindre revendication ou opposition à notre confort social.

J'ai 23 ans et je me rends compte seulement aujourd'hui, avec ce confinement, que je me suis toujours laisser utilisée, dominée et censurée par des hommes à force de conditionnements. Que ce soit mes frères qui m'ont empêché de jouer à certains jeux ou de discuter de certains sujets parce que j'étais une femme – et inversement aussi, malheureusement. – Des amoureux qui se servaient de moi pour mieux s'accomplir eux même dans leurs professions, dans leurs vies sociales et au niveau sexuel. Des amis, à qui je présentais mes copines, alors que dans leurs esprits leur seule idée était qu'ils puissent tirer leurs coups. Des colocataires qui me prenaient pour la femme à tout faire. Ou même encore, des professeurs qui me mettaient la main aux fesses et auquel je devais le respect malgré tout. J'en passe et ça n'en finirait pas si je continuais. Mais le fait est là, c'est que lorsqu'une femme prend conscience de ces choses et décide de les revendiquer, elle se fait jeter, on la culpabilise, on l'éloigne, on la fait taire parce qu'on sait qu'elle représente un danger. Un danger devant lequel l'homme se sent très mal à l'aise, danger qui n'en n'est en soi pas un – tout dépend du point de vue – le danger que la femme acquiert sa complète égalité et sa place au sein de la société – place qui pourrait

faire évoluer les mœurs et le système présent. – Qu'elle puisse exprimer ce qui lui fait défaut. Qu'elle puisse sortir dans la rue est crier sa rage.

Pas plus tard qu'aujourd'hui, je suis encore confrontée au fait que de donner la parole aux femmes terrifie les hommes. Je propose une émission de radio, à mes colocataires, dans laquelle je souhaite lire une *"Lettre Ouverte aux Hommes que j'aime"*. Une lettre bienveillante qui créerait un dialogue avec ceux qui m'entourent, et plus, sur les problématiques rencontrées lors du confinement. Tout de suite, j'ai des remarques qui me viennent menées par une peur effrénée de recevoir des injures. Colocataires qui, pourtant, sont sensés me connaître et savent que je n'ai pas l'habitude de crier ma rage mais plutôt de pauser des mots sur mes souffrances calmement. Et pourtant ils écoutent des podcasts féministes. Et pourtant il revient à leurs mémoires inconsciemment les émissions diffusées montrant des femmes pleines de rage. En fait, lorsqu'il s'agit d'une femme qui est près de vous, cela angoissent car, oui, ils se sentent concernés, mais ne le sommes nous pas tous ?

Quand je vois la difficulté que l'on a, nous, femmes et hommes, du même bords, de la même maison à communiquer sur ces questions, je ne suis même pas surprise de la lente avancée de l'égalité dans la sphère publique. Éloigner les gens entre eux dans l'espace public par le cloisonnement de l'espace intime et une stratification des espaces, a été un moyen de couper toute communication entre partis opposés et d'affaiblir les mouvements sociaux potentiels, et cela a eu son efficacité. Le domaine de l'architecture et de l'urbanisme étant majoritairement attribué aux hommes blancs de classe moyenne ou supérieure, la femme n'avait aucun pouvoir de décision sur la structure et la forme même de son espace intime, espace d'enfermement et d'isolement. Grâce à – ou à cause de – la séparation intime-public, le sexisme qui avait résisté à nos grands mères a pu renaître de ces cendres sous des formes plus insidieuses (publicité et corps objet, lourde responsabilité contraceptive, charge mentale, femmes battues dans le silence, etc.)

Du Moyen-Âge au 21ème siècle, si l'on compare l'évolution de l'architecture avec les conditions de la femme et l'avancé du féminisme, on peut se rendre compte qu'il y a une légère corrélation entre ces domaines. Du 5ème au 15ème siècle, les femmes travaillent comme les hommes, il n'y a pas de séparation genrée des professions, elles ont des positions sociales plus ou moins élevées, et en comparaison, l'architecture médiévale se compose de foyers ouverts sur la rue sans limite entre sphère public et intime. L'intimité n'existe pas à l'époque. Avec le mouvement des enclôtures, mouvement de privatisation des terres du 12ème au 17ème siècle, on retrouve la chasse aux sorcières, du 14ème au 17ème siècle. Privatisation et chasse aux femmes, une prise de pouvoir sur l'espace et sur la femme par l'homme de classe supérieure. En 1791, Olympe de Gouge rédige la *"Déclaration des droits de la femme et la citoyenne"*. En réponse à cela le code civil ajoute que *"le mari doit protection à la femme, la femme doit obéissance à son mari"*. Au 20ème siècle, la modernisation de l'architecture en France commence avec la transformation de Paris sous le second empire par le Baron Haussmann, préfet de la Seine (1853-1870). La ville se stratifie entre vie publique et vie intime, entre espace de passages et espaces de regroupement, de plus en plus restreints. *"La vie privée doit être murée"* dira Viollet-le-Duc en 1873. Dans cette même fin du 19ème siècle, on assiste à la première vague féministe, premier mouvement massif féministe, qui revendique le droit à l'éducation, au vote, à l'éligibilité et à l'accès au travail. L'égalité donc au niveau de la sphère publique, ce mouvement prend possession de la rue comme lieu de débat. Elles sentent sûrement alors qu'on les en dépossède et qu'elles sont mises de plus en plus à l'écart des questions publics. Avec la reconstruction de l'après guerre, l'architecture moderne prend le dessus, elle revendique l'épuration et rejette les traits dit "féminins" (ornementations). Les architectures de LeCorbusier prônent aussi le confort du foyer pour tous en donnant l'accès à des foyers aseptisés de toute individualité. Le modulaire comme base de mesure traduit dans sa conception un rejet de l'existence d'une différenciation entre les individus et leurs corps. Le Style International qui s'établit entre 1920 et 1980 prônera aussi une aseptisation des cultures. Dans cette période les vagues féministes s'accroissent, deuxième vague entre 1960 et 1980. Elle se concentre sur la liberté sexuelle, la place de la femme dans la famille, la mixité et les violences conjugales. Les femmes revendiquent alors leurs différences corporels. Elles exigeront une prise de conscience et une mise en action pour venir en aide aux femmes subissant de la violence au sein des foyers et leurs donner accès à des droits protecteurs de leurs libertés. Cette violence sera clamée comme une marque d'inégalité de traitement et de place donnée au sein de la société. La troisième vague, de 1980 à 2000, défendra les femmes doublement marginalisées pour leurs couleurs de peaux, classes sociales et culturelles, etc ; tandis que l'on entrera dans l'air du déconstructivisme en architecture. Ce mouvement architectural, en opposition, assumera pleinement de se détacher des traditions culturelles architecturales et de l'histoire portée par celles-ci. Et donc, par là, de l'histoire des femmes et de la diversité culturelle en imposant un modèle architectural mondial.

Je ne pourrais pas affirmer que les architectes de l'Histoire ont eu une volonté explicitement répressive envers les femmes, cependant, architecture et féminisme semblent se répondre continuellement. Je l'explique notamment en m'appuyant sur le fait que les conditions spatiales ont un large impact sur la société et qu'inversement l'architecture évolue en fonction aussi de celle-ci. Il y a donc une interdépendance de ces domaines. J'observe également que la proportion des femmes architectes augmentent d'années en années ce qui pourrait avoir un impact immense sur l'architecture et donc, par conséquence, sur le féminisme et la place des femmes dans la société. À l'accomplissement de ce texte, je me rend compte de l'importance qu'il y a de repenser l'architecture et l'urbanisme, la sphère intime et la sphère publique, avec la volonté d'ancrer l'égalité de place et favoriser la prise de position féminine. Mon combat féministe et mon domaine de recherche pour le design d'espace sont donc intimement imbriqués et je souhaite ainsi les développer dans mes futurs projets.

LES RÉFÉRENCES QUI M'ONT ÉCLAIRÉ ET LES AUTEURS QUE JE TIENS À REMERCIER :

CHOLET, Mona. *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*. La Découverte, Paris, 2018.

"Podcasts à soi" d'Arte Radio

LEBOVICI, Isabelle. *L'intime*. École Nationale Supérieure des Beaux-arts, 1998.

FEDERICHI, Silvia. *Caliban et la Sorcière*. Entremonde, 2017.

STENGERS, Isabelle. *La sorcellerie capitaliste*. La Découverte, 2007.

COLLECTIF BOUH !, réal. *BOUH, un film sur les 400 couverts*. 2013.

MC NULTY, Callisto réal. *Delphine et Carole, insoumuses*. 2019.

ANLIN CHENG, Anne. Les peaux, les tatouages et l'attrait de la surface. *Revue Initiale*, n°13, p 101.

DE SUREMAIN, Marie-Dominique. "Urbanisme, féminisme et empowerment" - Regards croisés Amérique latine / France, 2017. Disponible sur <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2017-2-page-67.htm>)

ATTIA, Kader. *L'Algérie coloniale a été le laboratoire des banlieues*. France Culture, 24/04/2018. Disponible sur <https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/kader-attia>

ROUSSOPOULOS, Carole et SEYRIG, Delphine. *SCUM Manifesto*. 1976. Disponible sur <https://www.dailymotion.com/video/x2p7w3rfbclid=IwAR3hb40YHK4WfRLvkZooHqgXgBAQxC0xmSID53V8onBenchJpCVWADwby0w>